

“La pluralité des langues est loin de se réduire à une pluralité des désignations d’une chose ; elles sont différentes perspectives de cette même chose [on pourrait dire qu’elles “créent”] autant de choses, autrement façonnées”

G. de Humboldt

Marcel Courthade

En moins de vingt ans, le statut de la langue rromani a changé du tout au tout : d’objet de vague curiosité folklorique ou philologique qu’elle était depuis plus de deux siècles, elle est devenue un véritable enjeu international. Il n’y a pas si longtemps, on se demandait encore s’il s’agissait d’une langue. On voyait plutôt un ensemble de dialectes, non pas hélas au sens scientifique du terme mais au sens trivial de vagues parlers frustes de peuplades plus ou moins sauvages. L’évocation de dialectes était associée à celle de tribus, de clans ou de groupes mal définis – toutes catégories en contraste avec la civilisation européenne “normale et policée”. On trouve encore bien souvent cette faute d’appréciation comme une des premières références à l’identité rromani. En fait il s’agit de la transposition sur le plan linguistique de l’incapacité des populations majoritaires à percevoir les Rroms, Gitans et Manouches comme un peuple héritier d’une culture, d’une tradition et d’une langue aussi respectables que celles de tout autre peuple. On sait quels sommets du mépris a pu atteindre le regard porté sur les Rroms, Gitans et Manouches. Le sujet est inépuisable. Ce mépris touchait bien entendu aussi d’autres peuples, mais en général à un moindre degré.

Même lorsque les Rroms étaient vus comme des humains, le regard majoritaire n’imaginait pas une identité commune, et ceci pour deux raisons jumelles : d’une part le modèle, en fait assez récent mais bien implanté en Europe, de la notion de peuple renvoyait à une unité artificielle de langue et d’institutions – ce qui empêchait d’accepter l’idée même de culture, de langue et d’identité rromani car réputée multiple et irréductible à un modèle unique, d’autre part les Rroms, Gitans et Manouches étaient considérés comme des victimes absolues, des oubliés de l’Histoire, dépourvus de tous les attributs culturels d’un peuple respectable. La richesse et la variété culturelles des diverses branches de ce peuple, produits complexes d’une histoire longue et mouvementée, ne pouvaient être que les sujets d’une curiosité avide de sensationnel, à la limite entre commerce téméraire avec des sorcières et fréquentation de sauvages (devenus “bons sauvages” pour ceux qui avaient tenté l’expérience). Rares ont été les observateurs qui n’ont pas marqué de dénivellement entre les Rroms et eux. L’absence de

vision européenne et de hauteur de vues n'était pas étrangère à cette méprise – entraves encore bien présentes de nos jours. On oubliait aussi que les différences et cloisonnements à l'intérieur des populations majoritaires (par exemple entre ch'timi mineurs de fond, bandits de grands chemins, moines de toutes sortes, mistons, marins et autres segments du peuple français) n'étaient pas moindres que les différences entre Rroms, Gitans et Manouches de diverses "tribus". L'essentiel était de perpétuer la négation de toute identité rromani en prétextant pour cela du multiple.

La question de la langue était (et reste) plus épineuse. Les pionniers de la description linguistique recouraient à mille subterfuges pour rassembler les informations tout en évitant de fréquenter directement les Rroms : informateurs intermédiaires, interrogatoires en milieu carcéral – voire concentrationnaire, ou encore en prenant des notes en cachette et en sténo. Bien sûr d'autres chercheurs ont été bien plus fraternels avec leurs informateurs, comme par exemple le Polonais Antoine Kalina. Inutile de dire que jusque vers 1980, pratiquement aucun observateur n'avait une pratique active du rromani et la compilation de cabinet primait sur la connaissance effective de la langue parlée et de ses mécanismes. La première thèse de linguistique rromani en Sorbonne – qui a d'ailleurs établi l'unité de la langue des Rroms, a été soutenue en 1995 ! Auparavant tout concourait à souligner l'éclatement, prétendu dialectal, du rromani. Il s'agissait parfois d'une véritable extase sur des particularités individuelles dues à l'ignorance d'un informateur de rencontre et érigées à la hauteur d'un paradigme ethnique (à l'inverse, de telles erreurs en français – du genre "avoir ses papiers en bon uniforme" ou "justiciaire" pour "judiciaire" n'ont jamais été considérées comme une norme dialectale alternative). En réalité, tout reposait sur la méconnaissance de ce qu'est un dialecte en linguistique (notre référence est l'approche du "Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage" de Ducrot et Schaeffer). Les chercheurs, non locuteurs de rromani, commençaient souvent maladroitement leurs enquêtes en demandant les noms des objets qui les entouraient, objets d'usage quotidien, souvent donc issus de la culture majoritaire et donc portant un nom gazikano. Ceci donnait l'idée faussée d'une grande dispersion dialectale, alors que les dialectes se définissent par des traits de linguistique interne et non par des emprunts d'occasion. En effet, des cousins de part et d'autre d'une frontière utilisent pour les mêmes objets les noms des langues locales respectives, ce qui peut donner l'impression, si l'on se base sur ces critères en fait non pertinents, d'avoir affaire à des "dialectes différents". Au contraire, des Rroms d'origines diverses utilisent conjointement, et ceci tout autant que les non-Rroms du même pays, les noms gazikané des objets modernes dans un pays donné, ce qui ne signifie nullement qu'ils sont du même dialecte ou de la même langue.

Très curieusement les observateurs n'identifiaient pas toujours même les sons des parlers qu'ils exploraient : ainsi les premiers collecteurs en Hongrie n'ont pas entendu le contraste entre les vibrantes notées respectivement "r" et "rr" et ils ne l'ont pas noté, tout simplement parce que dans leur langue maternelle hongroise,

il n'existe pas en tant que tel. Cette lacune s'est répétée de publication en publication, si bien que les activistes rroms qui ont appris le rromani sur le tard dans les livres ne possèdent pas ce trait caractéristique de la langue et prétendent qu'il n'existe pas, alors même que l'observation de terrain montre qu'il s'agit d'un phénomène naturel chez plus des trois quarts des locuteurs, tout comme le contraste entre les deux types de chuintantes, bien présent chez les Rroms, mais congédié de l'écriture par l'ouïe non formée des enquêteurs. L'aspiration passe aussi souvent à la trappe du fait qu'elle est inconnue des langues majoritaires : je reçois une circulaire me disant que "les formulaires doivent tomber" au lieu de "il faut remplir les formulaires" par simple confusion entre **peren** et **pheren**... Un trac récent confondait "vieillesse" et "vieille sœur" : **phuripen** et **phuri phen**... Si sur des textes simples ces télescopages affectent peu la compréhension et peuvent amuser le lecteur, il est clair qu'ils entravent le développement d'une expression plus complexe où l'attention devra se libérer du travail de décryptage et des réajustements pour se concentrer sur le véritable contenu de la pensée (les deux exemples de traduction littéraire page 39 à 41 illustrent comment l'emploi d'une langue stabilisée permet de véhiculer de tels messages).

Le retard avec lequel la méthode dialectologique rigoureuse a été appliquée au rromani est une des raisons des erreurs qui continuent de circuler sur notre langue. Ce retard n'est d'ailleurs qu'une expression du mépris dans laquelle elle était/est tenue. Aujourd'hui encore, on voit des "experts" pérorer en conférence ou "sur le net", sans jamais faire de véritable enquête de terrain auprès des vrais locuteurs. De plus, alors que dans les autres langues on s'adresse aux locuteurs ayant une bonne compétence linguistique pour rassembler les informations destinées à la description de leur parler, dans le domaine rrom on s'adresse au premier venu – partant du principe pervers pseudo-égalitariste que tous les Rroms savent le rromani de manière égale [on ne veut froisser personne], autrement dit que la compétence de chacun, quel que soit son niveau d'entropie, est une référence indiscutable. Cette approche démagogique permet de considérer qu'un Rrom qui a oublié 90% de sa langue maternelle (ou plutôt n'en a appris, en raison de son histoire familiale, que 10%) a produit un nouveau dialecte. On conçoit le nombre de "dialectes" pouvant sortir du chapeau de tels enquêteurs. Ils passent à côté de la véritable langue, tout simplement parce qu'ils se sentent étrangers (et ils ont bien raison) au sein d'une véritable communauté rromani et privilégient donc l'enquête auprès du premier Rrom venu, c'est-à-dire souvent des activistes rroms impliqués dans les ONG, lesquels pour la plupart n'ont qu'une connaissance très superficielle du rromani. La raison en est presque mécanique : de nos jours le concept ONG n'a pas fait son nid dans la pensée rromani (à juste titre car la plupart d'entre elles sont des moteurs alimentés par la dégradation de la situation des Rroms et servant à la promotion d'intérêts individuels – à l'antipode de la **pativ rromani**...) et nombre de leurs jeunes activistes sont coupés des milieux effectivement rromanophones, qu'ils soient d'ailleurs naïfs ou cyniques quant à l'action des dites ONG. C'est le passé d'assimilation de leur famille qui les a placés dans cette position privilégiée et rares sont ceux qui font



Rythme de perte d'une langue d'immigration :

Génération 1 la langue de la minorité domine celle de la majorité / Génération 2 la langue de la minorité et celle de la majorité sont en équilibre / Génération 3 la langue de la majorité domine celle de la minorité / Génération 4 la langue de la majorité remplace celle de la minorité.

D'après Jan Japp de Ruiter

"Moroccan and Turkish Communities in Europe" ISIM Newsletter 1/98.

l'effort de "renouer avec la base" – d'autant qu'ils doivent survivre avec leurs enfants dans des sociétés sans pitié, qu'ils sont exposés aux propagandes les plus démagogiques, qu'ils n'ont guère de modèle, parmi les ONG, de travail correct et qu'ils ne sont pas forcément conscients de l'ensemble des mécanismes en jeu.

Pourtant c'est bien à un enjeu de pouvoir que l'on arrive, avec le rromani enfin reconnu comme une seule et même langue, au-delà des distinctions dialectales (comme dans toute langue vivante) et des formes lacunaires dues à l'oubli ou au manque de sollicitude au cours d'une douloureuse histoire.

En 1492, année charnière de l'Histoire, l'auteur de la première grammaire espagnole écrivait "la langue a toujours accompagné le pouvoir" (A. de Nebrija, cité par Hagège). Ce qui était impensable il y a vingt ans est devenu une réalité : le sort de la langue rromani est intégré à des stratégies de pouvoir, ce qui amène son cortège de perversités. A une négation pure et simple de son existence en tant que langue se substitue une prétendue "valorisation des dialectes", nourrie encore de confusion entre vrai dialecte et code en partie oublié. Des recherches sont faites par e-mail (des "chercheurs" m'ont interrogé par ce moyen, croyant que les lettres du clavier ordinaire peuvent rendre une transcription phonétique scientifique subtile et nuancée), on archive au hasard des données en dépit des règles élémentaires de la dialectologie, de l'analyse des représentations sous-jacentes interdialectales et même de la socio-linguistique la plus banale. Des sommes considérables sont allouées : 1.120.000 Euro pour un programme qui traîne depuis deux ans sur des généralités, sans vrais recherches ni systématisation – alors que nous, nous devons payer de notre poche les logiciels et les vacations des étudiants (lorsqu'en séance plénière à Strasbourg j'ai interrogé l'un des principaux bénéficiaires de ce joli million, il m'a répondu que j'étais *nasty* [vilain, méchant] de parler d'argent...). Dans des institutions pourtant démocratiques



comme le Conseil de l'Europe, tel bureau (comme la section des politiques linguistiques) élimine sans appel de ses "conférences sur l'harmonisation des matériaux didactiques en rromani" les premiers intéressés et tient ses réunions dans une semi-clandestinité de fait. C'est sans doute que le rromani lui apparaît digne d'intérêt seulement comme moribond marginal et décoratif dans les pays riches mais inquiétant comme langue vivante d'identité, de communication et de pensée originale pour des millions de Rroms au niveau européen. Les propos tenus à certaines réunions scandalisent régulièrement jusqu'aux interprètes...

D'autres instances nient que tous, Rroms, Gitans, Manouches soient héritiers d'une origine commune prestigieuse, d'une histoire qui s'est ramifiée à travers mille tribulations et d'une langue au départ commune, même si les vicissitudes de l'Histoire l'ont détruite dans certains pays. Avec une démagogie perverse, ils s'appuient sur les déclarations naïves de personnes sans formation adéquate et elles-mêmes victimes d'une longue intoxication jacobine et négationniste – ce que personne ne se permettrait de faire avec une autre population.

L'existence d'une véritable identité des Rroms, Gitans et Manouches fait visiblement peur. A côté de la langue, l'histoire est aussi prise à parti. On m'a demandé récemment dans une conférence "Pourquoi privilégiez-vous une origine

prestigieuse de Kannauj pour les Rroms et refusez-vous l'apparementement aux paryas, vagabonds, saltimbanques et autres marginaux de l'Inde ? Vous êtes racistes contre ces malheureux !" Sans perdre de temps avec la rhétorique spécieuse sur le pseudo-anti-racisme de cette provocation, il suffit de relever qu'une dizaine d'indices forts relevant de plusieurs domaines des sciences plaident en faveur de Kannauj et que les rares arguments en faveur d'une origine parya se déconstruisent à la première analyse. D'un autre côté, comme il y a des partisans de la terre plate, il se trouve des gens pour faire des Rroms une tribu perdue d'Israël.

Pour en revenir à la langue, d'autres manipulations ont lieu : en Hongrie des milliers de gazé apprennent le rromani (rebaptisé lovari à la suite de l'allégation mensongère que le Premier congrès rrom [Londres, 1971] aurait déclaré le lovari dialecte international des Rroms, condamnant toutes les autres formes à "être parlés dans les cuisines" - la vraie déclaration est citée page page 26). Engouement inédit pour une culture fascinante ? Pas le moins du monde : le système hongrois des salaires ajoute des points sur toute présentation d'un diplôme de langue étrangère et il faut 800 heures pour acquérir ce diplôme en anglais contre... 160 heures en "lovari". Quant aux correcteurs, ils sont parfois d'une indulgence stupéfiante. On pourrait penser qu'il s'agit d'un bon coup pour promouvoir la sympathie vis-à-vis des Rroms. En un sens oui, mais lorsque demain on recrutera des enseignants de rromani pour les écoles, que feront, dans un contexte de chômage croissant, tous ces gazés aussi diplômés qu'ignorant du rromani? Le danger est d'autant plus grand que la forme bâtarde de lovari qui est utilisée pour les gazés est si éloignée (peut-être à dessein) des vraies formes de la langue qu'elle handicape toute tentative de perfectionnement... A l'inverse, le ministère roumain de l'enseignement et des sciences développe depuis 1992, sous l'impulsion du professeur Sarău, un remarquable enseignement du rromani dont bénéficient chaque année environ 11.000 élèves rroms. Pourtant, il y a un point noir : la majorité des inspecteurs régionaux ne savent pas le rromani...

Autre contradiction : le Conseil de l'Europe et à sa suite de nombreuses institutions ménagent depuis plus de dix ans un service d'interprétation de conférence de/en rromani lors de colloques internationaux, permettant aux Rroms non francophones ou anglophones de participer directement et démocratiquement avec leur expérience de terrain. Les publications juridiques et légales se multiplient en rromani (en même temps les Belles-Lettres accusent un retard sévère). Mais lorsque la Banque Mondiale a lancé sa décade et a pensé introduire le rromani comme langue de travail dans le bureau respectif situé à Budapest, un conseiller de langue maternelle roumaine a fait capoter le projet en déclarant : "Il y a en Hongrie des Rroms qui parlent rromani et des Beás qui parlent un dialecte roumain : si on choisit le rromani, les Beás seront mécontents, si on choisit le roumain des Beás, les Rroms seront mécontents". Il a bien entendu omis de préciser que les Beás ne sont pas Rroms (et ne veulent pas l'être) et que le nombre de locuteurs de rromani est en Europe cent fois plus élevé que le nombre total de locuteurs de beás (douze fois en Hongrie).

1 Sur l'exode des habitants de Kannauj en décembre 1018, voir notamment Rroms Gypsies : From the Ganges to the Thames par D. Kenrick, Hertfordshire 2004.

Un autre problème est le fossé existant entre d'une part les millions de locuteurs natifs actifs de rromani, dont plusieurs centaines de milliers de jeunes avec une compétence irréprochable et un usage quotidien de cette langue, et d'autre part les utilisateurs professionnels de rromani (enseignants, journalistes, interprètes, politiciens...) dont le niveau laisse souvent franchement à désirer, notamment lorsqu'ils plaquent un vocabulaire rromani amoindri et parfois faux, à moitié anglicisé ou inventé de toute pièce, sur une trame de pensée en langue majoritaire. Ceci conduit le rromani à la disparition, car la mort d'une langue n'est pas un phénomène strictement linguistique : si une langue n'a plus de spécificités culturelles fortes à transmettre, en d'autres termes si elle n'a plus rien à dire, elle meurt (ou subsiste comme un appendice folklorique entre les bottes de cuir et le tarot bohémien, comme c'est le cas dans cette Finlande qui veut imposer son modèle à l'Europe). Or, la langue et la culture rromani ont plus que jamais beaucoup à dire au monde. Que ce dernier leur soit sourd est une autre chose. Pour rompre cette fatalité, il faut financer par des bourses (l'argent ne manque pas, voir plus haut) un véritable accès à l'éducation, y compris de très haut niveau à ces millions de bons locuteurs jeunes et assoiffés d'apprendre (souvent bacheliers dans leur pays mais découragés par un système hypocrite qui les exclut de fait), organiser des campagnes de valorisation des langues, non comme simples outils de communication mais comme parties intégrantes de l'humain dans la plus belle composante de son être et rendre présent partout au quotidien le rromani, ne serait-ce qu'à travers le monde des médias électroniques car les dépenses à engager sont minimales. Le rromani doit vivre avant tout en famille (l'école ne peut être qu'un appoint) mais pour convaincre les parents à le parler, il faut que la vie publique lui rende son prestige. Elle doit montrer et illustrer qu'il est indispensable et irremplaçable, et non pas qu'il est un accessoire de folklore comme un ruban de chapeau.

Un pas décisif a été franchi avec tous ces débats concernant notre langue. Il encourage à poursuivre avec audace. Comment en effet aurait-on pu imaginer il y a vingt ans des discussions aussi âpres autour du rromani, signant sa promotion mais aussi les manipulations qui l'escortent ? Et comment aurait-on pu rêver il y a un vingt ans d'un numéro spécial d'Études Tsiganes sur la langue ?

2 Le problème est loin d'être propre au rromani, on le constate désormais dans de nombreuses langues : "Les populations d'apprenants et de locuteurs traditionnels sont souvent socialement distinctes, le mélange entre elles se fait mal ou pas du tout" (MMJ Fernandez-Vest, dans *European Bilingual Knowledge Enhancement*, 2004 : 9).